office des ténèbres

bâti sur les tenebrae du rite romain trois jours de trois nocturnes et aube par l'auteur de Aujourd'hui

je dors Aujourd'hui réveil et autres ouvrages ornithologiques

du même tabac

寫字

écopoétique décroissante prête à plagier

Premier jour

Nocturne I

Milliers, le désert est proche !
Ici-même,
La vie étouffe dans l'eau glauque
Amortie.
Ceux que vous fuyez vous ignorent.
Vous ignorent milliers, vous méprisent et vous fuient !

Milliers, chantez avec moi !
Et vous, quelques,
Courlis, courlieux et barges rousses,
Causez-le !
Causez le chant que je désire office
Éperonnez ce flanc de jument terrifiée !

Je veux bondir hors de moi,
Dessaisir
Le monde et le briser, le moudre,
Le luxer !
Noires, ses vases, ses fumées :
Cravants bornées ! Noyons-les d'encre et de stupeur !

Et toi, Goupil, venu de bon matin !
J'étais sous le vent, immobile.
Dès qu'assuré, d'un bond le bois atteint,

Après l'écart, revenu sur tes pas,
Toi qui t'assois, que j'intrigue,
Qui me ravises, que je n'oublie pas !

Soutiens mon désordre, soutiens mes cris !
Ameute tes pairs, Hermeline,
Qui mulotent mon pré : j'écris.

Avertis le sanglier trop nombreux,
Le rare chevreuil qui n'aboie
Plus chez moi, trop chassé, trop dénombré.

Convoque l'étranger, le ragondin,
Piégé partout, mais fort solide.
Point de Muse ici, pas un Gourgandin,

Mais de la bête à voir dire un vrai dit.
Un parfum qui soit une cause
À mordre la page les doigts raidis.

Merle, excuse l'homme refroidi
qui fume sous un porche à l'aurore.
S'il ne t'entend sans joie, chante encore,
secoue-le qu'il se mette au voir dit.

La chevêche Athéna et le Duc
rythment le fond de cravants bavardes.
De ce nocturne, si tu t'attardes,
l'homme pourra tirer tout le suc.

Il a bougé. Va-t-il nous quitter ?
Ce sont, loin, les premières voitures.
D'une strophe, ça, tu le ratures.

Il nous revient. Tu l'auras tenu.
Il se souviendra, cet immature,
et croira qu'il décrit la nature.

l'hiver guette l'automne
le nord pleut du sud
les oies s'éparpillent sur la Moëze

Quel est l'office des ténèbres ? À quoi bonnes les ténèbres ? La nuit est-elle si bonne conseillère ? L'utopie n'est-elle que rêve soutenant le désir de dormir ? L'office des ténèbres, cette fois rituel, fait-il lumière sur notre appétit de vivre ?

Un tas noir parmi les laisses de mer
Approché un oiseau peut-être
Certes laisse le promeneur amer

Goudronné pétrolé le cou scié
Pris au piège filet fantôme
Dérivant qui l'aura remercié

Étouffé noyé jeté mort pour rien
Au col une cravate rose
Telle fin au canard plongeur convient

Possible plausible certaine enfin
Quel est-il ? Le promeneur l'homme
Rêveur supposé au savoir sans faim

Nomme Macreuse noire l'allemand
Dit endeuillé bien plus aimable
La mélanitte est noire évidemment

Melanitta nigra écrit Linné
Noir-canard noir gréco-latine
Appellation facile à deviner

À vrai dire seul le mâle est en deuil
La femelle est brune ses joues
Sont beiges c'est tout rien de tape-à-l'œil

Tout de même un trait de jaune d'or luit
Au bec du premier vu de loin
De près orangé sous la caroncule

Ce nom Macreuse est un nom de boucher
Une foulque est ainsi nommée
Je choisis celui qui m'aura touché

Mélanitte qui t'a tuée ?

Salió del agua y vio la tersa superficie. Era tal la crueldad y tanta la belleza que no pudo pronunciar ni una palabra. Volvió al fondo entonces. Ahí articuló su discurso la cabeza sin cuerpo del ahogado.
Miguel Donoso Pareja, "La cabeza del ahogado", *La cabeza del naufrago*, Quito, Ecuador, Libresa 2009.

Il sortit de l'eau et vit la surface limpide. Cruauté telle et tant de beauté qu'il ne put prononcer même un mot. Il retourna donc au fond. Là, se mit à discourir la tête sans corps du noyé.

Aussi peuvent-ils raconter n'importe quoi,
Cuirs, manuscrits, rouleaux, tablettes inutiles ;
Tortues, laisses de mer et brouillons, évangiles,
Livres saints, rien ne les arrête, ces bourgeois,
Tout maintient leur élan sans qu'ils n'en sachent rien.
Ils braient et font brayer leurs valets tant qu'ils peuvent ;
Tout leur est bon, vrai faux dont ils se font peau neuve
Selon la loi cachée du progrès de leurs biens.
Héros et Dieux, hier, quelques rêves induits,
Nature ou naturel : c'est tout pour aujourd'hui,
C'est la vie. Et demain ? La terre se retourne.
C'est arrivé déjà ; à revoir, l'inouï !
Reprise du passé, la leçon éblouit,
Miroir fatal à qui ne s'en détourne.

καὶ φθέγμα καὶ ἀνεμόεν φρόνημα καὶ ἀστυνόμους
ὀργὰς ἐδιδάξατο καὶ δυσαύλων
πάγων ὑπαίθρεια καὶ δύσομβρα φεύγειν βέλη
παντοπόρος: ἄπορος ἐπ᾽ οὐδὲν ἔρχεται
τὸ μέλλον: Ἅιδα μόνον φεῦξιν οὐκ ἐπάξεται:
νόσων δ᾽ ἀμηχάνων φυγὰς ξυμπέφρασται.

Sophocle, *Antigone*, 355-361.

Voix, pensée vive comme l'air, sens de la vie
en ville, il s'en est instruit et l'inconfort
du plein champ gelé, la tempête et ses flèches, il les fuit,
le très inventif ; sans moyen jamais, il va
son chemin ; fuir Hadès seulement, il n'y parvient ;
de maladies incurables il organise sa fuite.

Que sait la grive musicienne ?
Qu'elle sache chanter, ça n'est pas sûr.
Dira-t-on qu'elle connaît la musique ?
Non plus.
Ni savoir ni connaître ne sont de la grive.
Je l'ai dit du coucou, je le dis de la grive :
le chant précède l'oiseau, qui le prend.

Au pied d'Hiers, peupliers, frênes,
prairies et buissons, fossés et marais.
Printemps lumineux dont l'averse est reine.
Arrêt.
Un chant a coupé court. Se peut-il d'une grive ?
Exotique à ce point, ce flûté, d'une grive ?
La confusion suit, le mécontentement.

Faille au savoir, un mot s'échappe.
De l'artiste contentement de soi,
Un trou de mémoire a percé la chape.
Tant pis.
Et tant mieux après tout puisque, signée, la grive
Désigne la saignée, le savoir d'une grive,
bec et syrinx, anatomie d'un corps.

L'autre, ici, chassé s'accumule.
Un, deux, font trois, grumeaux et tas
Qui pénètrent, dit-on, têtes de mules
Ou d'or.
Celui-ci n'y connaît rien, cet autre a la grive
Sur le bout de doigts graisseux, qui, faute de merle…

Grive sans erreur, dicton inexact.

Den Menschen Vorstellungen von einer Nichtigkeit und hoffnungslosen Sündhaftigkeit des Menschen sowie von dessen ewiger Gegensätzlichkeit zu Gott aufzudrängen, ist falsch und frevelhaft in den Augen Gottes. Ja es widerspricht sogar dem Vorsatz Gottes uns gegenüber und verhindert das spirituelle Wachstum des Menschen.
Vladimir Antonov, *Ökopsychologie*, 4.15.

Les idées qui s'imposent à l'homme de sa nullité, de sa nature désespérément pécheresse comme de son éternelle opposition à Dieu, sont fausses et sacrilèges aux yeux de Dieu. Oui, cela contredit même le dessin de Dieu à notre égard et empêche le développement spirituel de l'homme.

Nocturne II

Moineaux moineaux moineaux qui piaillez et piaillez
Au milieu de ma cour et muchez sous mes tuiles
Les fétus et duvets de vos nids empaillés,
Moinillons, oignez-moi de vos très-saintes huiles.

Moineaux, moinelles, cessez de vous chamailler.
Vous ne m'êtes moins chers que la rare linotte.
Je suis aussi curieux de votre poulailler
Que du maigre buisson où le pouillot pianote.

Aussi, baptisez-moi comme d'autres l'ont fait,
Le loriot de sa flûte, un merle d'une fiente.
Enfin, remarquez-moi, j'en verrai les effets.

Imaginerais-je la nature consciente ?
Soucieuse ? Saisi l'humain qui la défait
La verrai-je brusquée terriblement confiante ?

Martinets, de grâce, revenez
Versez un printemps de plus au compte
D'une âme, d'un cœur, à vue de nez
Limpides. C'en est une qui conte,
C'en est un qui vous a deviné.

Le chardonneret porte au poitrail
Taches colorées de part et d'autre
Du bréchet. Cette cendre au vitrail
De son plumage le fait apôtre
Du retour aux sources en fin de bail.
Confirmé, on ne l'est jamais trop.

La ténèbre n'est pas ce qu'on croit.
Elle est l'ombre qui noircit nos vies.
Le réel, lumineux, est adroit.
Qui prétend se connaître le nie.
Poussière, tu te reconnaîtras !

Gueulez goélands
La mort est lente et la vie courte
à qui le sort pend au nez
Gueulez sans pourquoi

Gueulez comme moi
Gueulez sans nichées
à protéger ni partenaire
à saluer ou chasser

ni part de ciel à tenir
Gueulez à blanc noir
sur blanc dégueulez
dégorgez tout sanglot dehors

Qu'un cri de colère ou de joie
pure vibration de l'air
d'un bec ouvert grand
jaillisse au gueuloir

Gueulez dans l'élan
du vrai du faux De la chanson
ma leçon ne dira mot
Gueulez goélands

grêle subite
– t'inquiète
    on trouv'ra bien
    un bout d'carton

La raison s'ensable à mesure que la fatigue mortelle augmente. Âge, maladie, épreuves, erreurs sans nombre, péchés. Terrible, atterrant – ici point d'homme armé – la marchandise convient de sa propre fatigue.

J'ai tout mon temps pour la noirceur.
Est-ce la vie qui me harasse ?
L'âme ennemie est noire et grasse.
Au gué trouverai-je un passeur ?

L'ombre du réveil à venir
Éclaire l'obscur de la nasse
Qui sangle de bêtise crasse
Le présent qu'elle doit tenir.

Douleur à qui ne veut entendre,
Au sol, la chute douce et tendre,
La mort est éclaircissement

De la vie laissée. Bonne route !
La nuit soit, vaine à qui l'écourte,
Limpide raisonnablement.

Nitimur in vetitum semper cupimusque negata

Ovide, *Amores*, III, 4.

Arc-boutés sur l'interdit toujours, nous désirons ce qui nous est refusé

Le choucas des tours tire sa langue aux silos et beffrois.
J'y tiens,
Tenu.

Le choucas des tours voltige sans aucun progrès, jovial.
Au temps
Pour nous.

Le choucas des tours a l'œil de verre bleu voire argenté.
Noté,
L'œil tu.

Le choucas des tours porte robe noire à capuchon gris.
C'est tout ?
C'est tout.

I bade, because the wick and oil are spent
And frozen are the channels of the blood,
My discontented heart to draw content
From beauty that is cast out of a mould
In bronze or that in dazzling marble appears,
Appears, but when we have gone is gone again,
Being more indifferent to our solitude
Than 'twere an apparition. O heart, we are old ;
The living beauty is for younger men :
We cannot pay its tribute of wild tears."

William Butler Yeats, « The Living Beauty »,
The Wild Swans at Coole, 1933.

Je priai, mèche et huile passées,
Gelés les canaux du sang, mon cœur
Mécontent de se trouver content
De la beauté démoulée d'un bronze,
D'un marbre éblouissant sortie,
Sortie mais enfuie dès que nous en allés,
Bien plus indifférente à notre solitude,
Serait-elle une apparition. Ô mon cœur, nous sommes
Vieux, la beauté vivante est pour de plus jeunes,
Nous ne pouvons la payer de larmes sauvages.

Étourneaux sansonnets de novembre
Font ville en ville soir et matin
Réjouissances parloirs en chambre
Détente quand le soleil s'éteint

Échauffements dès l'aube venue
Ici-même au centre du bourg
Au grand dam du passant tête nue
Les platanes muets au plein jour

Faux départs tardives arrivées
Tourbillons vrais crépitements nets
Brouillons bavards grincent mille becs

Le faubourg franciscain sur la place
L'ordre mendiant y va de ses psaumes
Dessous le parking la rue aphones

Hortulus ecce animae nouus iste salubribus herbis
Floribus atque rosis consitus omnigenis
Quem tibi jamdudum Wehinger primumque Johañes
Impensa et curis presserat ipse suis.
Nunc noua collegit plurima lilia : in hortum
Addidit ille suum : dulci et odore rosas.
Hunc tibi habere stude : lector deuote libellum
Hunc lege continuo : proderit ille. Vale.

Sebastianus Brant ad lectorem, Hortulus animae.

À toi ce nouveau petit jardin des âmes, herbes salutaires, fleurs et roses en tous genres réunies que toi le premier, Johannes Wehinger, il y a longtemps de cela, a mis en œuvre et imprimé avec grand soin. Il recueille aujourd'hui plusieurs nouveaux lys, qui s'ajoutent au jardin, roses douces et parfumées. Ceci tient tout son savoir de toi. Que le lecteur s'y mette avec dévotion. Il lui sera profitable.

Nocturne III

Corneille, et toi qui ne m'est jamais que gauchère,
Pourquoi ce cri de gravier noir : « C'est sans espoir ! »,
Chaque matin quand j'apparais sous ton perchoir ?
Ça n'est pas gai. Braille autrement. La vie m'est chère.

Tes ailes secouées font un bruit de soutane.
Du col et du croupion tu remues l'encensoir
Et tu brais. Ta noirceur me va mal, à revoir,
À défaire l'ouvrage ancien, l'hommage insane.

À Louches, tout gamin, j'étais plus raisonnable.
Vue la moindre cornette on jetait nos « Croâ !
Croâ ! » Bonne-maman n'aimait pas ça, « Croâ ! »

J'étais plus historien, sûrement philosophe.
Le deuil est notre lot ? Je vis, pour commencer.
Pour finir, je verrai. Tais-toi, corneille, assez !

Oies chéries sombres bernaches qui ne craignez
Les déferlantes qui vous jouez de la houle
Ajoutez à mon vers un peu d'encre il s'écroule
Bien trop plat le suivant trop sage trop soigné

Strophe poème estran et vous points et virgules
À part très loin en mer bouchons très agités
Très amusés glissés dérapés la beauté
Souvenue dite plus tard où le désir s'englue

Mélancolie sous la main l'écrit noir sur blanc
Reprend la vue du jour étreint l'angoisse aimée
Que l'image suait jouissance blâmée

L'écume enfin salit le cahier du semblant
La hâte le bouscule un sang d'encre circule
Un cent d'oies crève un ciel nocturne ridicule

Cygnes qui pendulez sans vergogne
Culs à l'air au loin capuchons blancs
Bouchons ou bouées très ressemblants
Culs par-dessus tête à la besogne

Dites-moi que faites-vous sous l'eau ?
Bec au fond remuez-vous la vase ?
Votre salade est-elle si rase
Qu'il vous faille vers et bigorneaux ?

Allons debout redressez-vous cygnes
L'heure est grave et vos croupions moqueurs
Confirment le silence du chœur
Muets que vous êtes et indignes

Pardonnez-moi j'ai si peur du noir
Qui vient qu'un mal entendu m'offusque
Et je vais de l'exact à l'injuste
Omis vos vols à entendre et voir

De vos cols oubliée la souplesse
Tus les berceaux avancés fiers
Au-devant de visiteurs amers
Soit insu ce qu'un éclat caresse

l'aurore à huit heures
lune et vénus oui
le rapace fond sur sa proie

Les Lumières voulaient guillotiner la nuit ;
L'office des ténèbres est d'éclaircir le jour.

premier jour troisième nocturne
sixième texte leçon une
soit un trois six le signifiant
commande un sujet peu méfiant
        un trois six ? Anthracite !

comptine d'une marelle automate
offerte une mesure s'acclimate
à cloche-pied d'une strophe à polka
où rimerait un obscur *Alaska*
        finales trente-six chandelles

coup de grisou quand l'oiseau s'ébouriffe
catastrophe marquée d'un coup de griffe
hélas trois fois hélas aveugle et sourd
à l'image le sujet mis à jour
        s'est noué à la 6-4-2

Die richtige Beurteilung des Rebus ergibt sich offenbar erst dann, wenn ich gegen das Ganze und die Einzelheiten desselben keine solchen Einsprüche erhebe, sondern mich bemühe, jedes Bild durch eine Silbe oder ein Wort zu ersetzen, das nach irgendwelcher Beziehung durch das Bild darstellbar ist. Die Worte, die sich so zusammenfinden, sind nicht mehr sinnlos, sondern können den schönsten und sinnreichsten Dichterspruch ergeben. Ein solches Bilderrätsel ist nun der Traum, und unsere Vorgänger auf dem Gebiete der Traumdeutung haben den Fehler begangen, den Rebus als zeichnerische Komposition zu beurteilen. Als solche erschien er ihnen unsinnig und wertlos.
Freud, *Die Traumdeutung*, 6, *„Die Traumarbeit“*.

L'évaluation correcte du rébus ne se fait manifestement qu'à partir du moment où sans faire d'objections à son ensemble comme à ses détails, je m'efforce de remplacer chaque image par une syllabe ou un mot qui, d'une manière ou d'une autre, est représentable par l'image. Les mots qui s'associent de cette manière ne sont plus dénués de sens, mais peuvent donner lieu à la plus belle et plus riche expression poétique. Le rêve est une telle énigme d'images et nos prédécesseurs dans le domaine de l'interprétation des rêves ont commis l'erreur de considérer le rébus comme une composition plastique. En tant que tel, il leur semblait insensé et sans valeur.

le corps dérive il s'accroche
à la voix
de son maître
est-ce là la nuit que lui promet
son déclin

la défaite
d'un corps est l'arbre effeuillé
de l'espèce
quand l'arrêt
de l'un offre le jour au suivant

qui dira dernière la parole
du premier
le corps éteint s'éternise
le mot dit
de la fin

la ténèbre
croise le tu n'y couperas pas
de la cendre
dite où tu retourneras
confirmée

elle est dite
et la mort
s'écrira où trouvée la dérive
du seul corps
qu'elle prétend gouverner

Wenn man also die Annahme von Todestrieben nicht fahrenlassen will, muß man ihnen von allem Anfang an Lebenstriebe zugesellen.
Freud, *Das Unbewußte,* VI.

Si donc on ne veut pas abandonner l'hypothèse des pulsions de mort, on doit d'entrée leur ajouter les pulsions de vie.

Le secret s'abolit découvert obligé
de n'avoir été dit l'un devient quelque chose
silence d'un rien à cacher

Passe stagnante l'épave brume ou brouillard
nuage au sol troué supposé nuit l'abîme
au bord de sa chute un bavard

Masquée la fosse il parle et prétend la combler
mais ce délire l'a ce n'est rien de le dire
creusée [...]

labor omnia vicit
improbus, et duris vrgens in rebus egestas.

Virgile, *Géorgiques*, I, 145.

le labeur a tout vaincu,
impie, et quand les temps sont durs, presse l'habileté.

IV Aube

poème sans clarté dont une effraie s'effare
l'œil intermittent d'une sentinelle luit
jeté là dans la nuit tourne le feu d'un phare
dès l'aube éteint morne planton blanc le jour lui

soleil masqué ou plein cède au relais l'attente
le vers suivant toujours premier vient d'un autre œil
celui du nerf onzième ou pas brusquée la pente
ou douce c'est selon avec ou sans l'écueil

un roc un bris quelque chose ou buter trébucher
se reprendre changé du pareil au bûcher
os à ronger coke à brûler sans se déprendre

oublié le même reviendra chahuter
retenu l'identique se verra chuter
reste la ligne œil jour nuit phare écueil à tendre

au matin de décembre la
brume marine ramassée
puis soufflée roule son grabat
soleil et vent l'auront froissée

heure bleue et solaire éveil
bref l'estran vivant couvert d'oies
s'éteint sous le brouillard du Vieil
Océan jeté sur ses voies

longue nuit à suivre hors du lit
défait la bête cauchemarde
un rêve hanté par la Camarde

le vrai s'illumine trempé
c'est un nuage à ras de terre
milliards à courir sur leur erre

mesure ton pas promeneur agile
sur la plage en forêt comme au désert
veille au lent tempo du guet le temps file
la part de vie qu'épuise ton désir

sois amer sois sombre ou mélancolique
toutes voiles dedans beau Wanderer
arpente ton bien de Tournehem à Licques
où lire les désastres sans fureur

l'hiver a le printemps pour faim sais-tu
si l'autre l'oiseau revenu s'est tu
à quoi bon nourrir douleurs et colères

ainsi débauché de sentiers étroits
chansons armées du jamais deux sans trois
l'égaré va valsant de claire en claire

où j'en suis l'hiver est long et ne promet rien
que brouillards fumées d'océan ouates trempées
d'un bord à l'autre de l'île je vais et viens
salée l'eau que je me fade à grosses lampées

l'humeur est mauvaise l'âme a faim de bonheur
mais les chemins boueux ne mènent qu'aux impasses
d'un marais noir et froid the angst flooding over
où en suis-je ? pas un pas qui me satisfasse

voyez cela je vais brûler pour m'en sortir
feu follet flamme sous le grésil et la pluie
le poète distrait la lettre qui s'ennuie

la mort inexpliquée bientôt l'emportera
une fois répandu son barda lettre et vie
la terre épuisera tout ce fumier ravie

Remparts. Il y va, l'homme vieillissant.
Ressac de pleine eau : il y voit son âme.
L'estran nu : toujours lui, adolescent
Vaseux. Il fuit, car ce passé l'entame.

Il y reviendra. Mauvais rêve ou tri,
Non loin, des déchets qu'il fait de sa vie,
Verre, à recycler, tout un tas de gris
Qu'il laissera pour l'eau qui le convie.

Au rempart, donc, croisé l'oiseau du jour,
La sterne de retour, casque noir, page
Étincelante, pile ! Mise à jour
L'autre vie, la vie rêvée. « Bon voyage,

Pierregarin ! Les vents te soient précieux ! »
Était-ce une arctique ? Le vieux soupire,
Le vieux s'en va, l'œil tourné vers les cieux,
Guettant l'enfance, l'hirondelle… ou pire.

Remparts, pour finir et recommencer,
Que ces vers où la tête n'est point folle.
Allers-retours si bien récompensés
Qu'il persévère et que la mer s'affole !

mer pleine et plate
et soleil pâle
péniblement se lèvent
les oies dorment bouchons

Les cravants sont parties vers d'autres cieux, ou mieux,
Mêmes. Mêmes blancs, bleus ou gris, mêmes nuages.
Plus de fraîcheur pourtant. Du soleil plein les yeux
La nuit durant, dit-on. Et la mer et la plage.

Le cygne arpente son miroir. L'immaculé
Vient d'ouvrir son berceau. La claire est son royaume,
Son fief, sa demeure. Qui l'a vu reculer ?
Ni le renard, ni l'aigle. Au soir, quelque fantôme ?

Des oiseaux se font rares, d'autres, de retour,
Nocturnes, hantent un ciel de lune et d'étoiles.
Averses drues ou grand soleil, aux alentours,
Marais, forêts et vignes, rien ne se dévoile.

Reste, dans l'attente du grand jour, l'étourneau
Qui gargouille ses gargouillis sur la gouttière
Où jargonnent des pluies qui me laissent quinaud.
Ô Flore ! Quelle entrée ratée, ma printanière !

Ce printemps n'aura eu pour martyr qu'un pinson
Qui claironnait, brouillon, son appel militaire !
Les verdiers ? Parlons-en, pas un chant, pas un son !
J'attendais mieux, je suis déçu, mieux vaut me taire.

Un répons graduel, mais qui saura répondre ?
Le premier vu venu des serins annuels ?
Et de quelle lecture aurait-il à répondre ?
Ou qu'aurait-il lu qu'il y faille un duel ?

Ainsi s'en fut ma première nuit, et du même pas inquiet son office rassuré. Le jour pointait son nez. Neuf ? L'ornière l'attendait au tournant. Six mois plus tard, son midi démontrait qu'un nocturne, aussi implorant fût-il, n'engageait en rien la perspective solaire, inchangée.

En ai-je médité des mauvais coups, du sort,
Tordus, de la fortune, au hasard de ma vie.
Éventés, exceptés, l'un après l'autre obvies,
J'ai erré tant et plus, comme l'as, d'un tas, sort.

C'est le vers qui le dit, dont je suis le valet.
La colère en mon palais, reine, soit maudite !
Peste, grippe ou typhus, oreillons et otite !
Quant au roi, petit moi très éteint et très laid,

Qu'il se mire, un pitre l'amusera. Son fou,
Qui parle ici, pourra gaîment causer sans honte
Du pic et de la pie comme du dodo dronte,
– Ornithologue – du héron comme du fou.

Ainsi s'en fut ma première nuit…

Deuxième jour

Nocturne I

– Marée, mon ciel est muet !
– Tais-toi, bavard qui me parles.
Sourd, tu l'es, cible d'Hermès.
L'oiseau et la pipistrelle,
Tu ne les entendras plus.

– Platée, vous limez mon ciel !
– Nous chantons, ne vous déplaise.
– Vous réclamez un roi, Zeus,
Et sa foudre, et son tonnerre !
– Mais c'est toi qu'il peut atteindre.

– Nuées, vous noyez mon ciel !
– Pardon, ce sont tes fumées.
– Reprends ton feu, Prométhée,
Ta torche sue le goudron !
– Je vais t'y coller des plumes.

– Lune, tu manges mon ciel !
– Tais-toi, qui manges la terre.
– Hécate, chasse Artémis,
Ses éclats laiteux m'aveuglent !
– Tu n'en dormiras que mieux.

Deux coups de boutoirs auront suffi.
La digue s'est effondrée, rompue.
Boues et vases toxiques, ça pue !
Disparu, le polder, ce défi ;

Noyés d'amère intranquillité,
Les prés salés de bonnes travées,
Nos parcours sur de hautes levées,
Ce pourquoi nous avons tant lutté.

Gloire au vaincu ! Le pire est à venir,
Mais n'est pas certain. Que l'on n'oublie
Ce martyr, impuissance anoblie,

Les marais à sec pour souvenir,
Angoisse et douleur évaporées
Se tairont, contre vents et marées.

Chat-huant, sois mon cor au soir de ton retour.
Je t'attends. Te voilà qui sonnes l'heure grave.
Une par une, cahiers ouverts tour à tour,
Tes huées insensées sont lettres que je grave.

J'attends l'autre qui t'entendrait, me sauverait.
Ton souffle est trop timide ou c'est la sourde oreille.
Tes appels, eau versée goutte à goutte au marais,
L'autre loin ne les écoute pas. Il sommeille.

Charles, Roland, connus, sont noms bien partagés.
Des vers les distribuent, silencieux mais aimables.
En mon logis suis seul, barbares à ma table.

Ni vu ni connu, mon double, mon passager,
Mon fou respire la santé : à la bonne heure !
Va, hibou, ce traître me suffit, qui me pleure.

un nuage
là-haut
seul

Hésiter est opportun. Le sujet change, mais n'en sait rien. S'il croit savoir un tas de choses, ce tas l'a tassé et le tasse.

Gorge-bleue, viens à moi, ton miroir m'a manqué.
Je n'y verrais mes traits, mais un éclair de joie.
Sors de la roselière où tu vas te planquer
Quand l'épervier, le chien, se mettent sur ta voie.

J'entends ta partenaire. Elle chante avec toi ?
Futur de l'oiseau, l'oiselle serait présente !
Vous voici, à mon tour de ruser, fin matois ;
D'un trait, je m'efface, absence retentissante.

Tut tit priii tittsukri psurrr tri psirrr pri kupsiirr
Tut tut tut tsi truilluï cruillï krrrrrrrrrrrrrr queli
Tit tit tit tit priii priii ki pri qui ku quili

Pri cueilli psilitsulut tsouï coin pukpuk
Pi pi pi pi pi pi pi sruiki tsukulu
Pillé pillé pillé srrukikklu krrrrr skiklu

Le jeune Buffon me donna là main, et me conduisit chez son père, qui me reçut avec une cordialité et une grâce de bonhomie qui achevèrent de me gagner tout à fait le cœur. Depuis ce jour il vint me voir au Palais Royal au moins une fois par mois ; j'allais dîner chez lui ; tous les dix ou douze jours ; j'y arrivais d'assez bonne heure pour le trouver seul : nous ne parlions jamais que de littérature, et je le questionnais sans relâche sur la manière d'écrire et sur le style. Une chose très-extraordinaire –, c'est que M. de Buffon, dont le style est si harmonieux, n'aimait pas la poésie et n'était pas, sur ce point un vrai connaisseur. Fénelon, écrivain moins parfait, mais dont le style a tant d'harmonie, offrait là même singularité. M. de Buffon m'a dit qu'il n'a commencé à écrire comme auteur et à être remarqué qu'à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans ; son admirable talent s'est soutenu dans toute sa force jusqu'à la fin de sa longue carrière.

Mémoires de Madame de Genlis 1746-1830.

Séléné, mon amie, blanchie sous le harnais
d'Apollon coureur de l'orbe en feu, tu éclaires
sur ma coursive un vieillard, au vrai, très hargneux,
très capricieux, la tête pleine de colères.

Aussi me ferai-je galet déposé haut
sur la plage. Dessous, une algue s'est glissée,
adroitement placée, comme écrite par l'eau.
Borne sage, lettre morte, lettre laissée.

La sagesse, dis-moi, Séléné, mon amie,
me sera-t-elle bonne épouse et l'Océan
gai beau-père, écartée la détresse ennemie,
me laissera-t-il vivre enfin maître céans ?

Quoi d'autre ? Quoi, encore ? Accepté, honte bue,
le semblant, le singer comme je fais ici ?
Repris ou poursuivi ce qui me distribue,
tout illusionné, « veni, vidi, voici » !

Et toi, Séléné, mon amie, qui te gouverne,
sinon la gravité ? Revenue Artémis,
Hécate reviendra, toute lumière en berne,
ôtera ce vieillard, et mon père et mon fils.

Filet de couleuvre de marais,
Dans le chaudron bous et cuis.
Œil de salamandre, orteil de grenouille,
Poil de chauve-souris et langue de chien,
Langue fourchue de vipère, dard de reptile aveugle,
Patte de lézard, aile de hibou,
Pour faire un charme puissant en trouble,
Bouillez et écumez comme une soupe d'enfer.

Shakespeare, *Macbeth*, traduction François-Victor Hugo.

Un sourire à l'horizon
Fait Alice émerveillée
De qui le voit. À raison.
Métaphore à la veillée,

Métonymie de la nuit,
Ce premier croissant balance,
Comme s'il virait, et fuit
Quelque menace, une lance ?

Autre conte que ce dard.
Qui l'a vu tient le sourire
Pour vrai. Ailleurs sans retard,
Tout à ce chat que j'admire,

Me voilà tout préparé.
Couché, le sommeil m'emporte.
Pas un rêve où s'égarer
Quand la fiction est si forte.

L'obscurité ne tient pas ici au raffinement de l'expression, mais à son ambiguïté, ainsi qu'à certains détails qui paraissent nous plonger dans la réalité, et que rien n'explique.

Alfred Jeanroy, 1859-1953, professeur,« La première génération des troubadours. Conflits de pensée et recherche de formes. », *Romania*, tome 56, n°224, 1930. pp. 481-525.

'But I don't want to go among mad people,' Alice remarked.
'Oh, you can't help that,' said the Cat: 'we're all mad here. I'm mad. You're mad.'
'How do you know I'm mad?' said Alice.
'You must be,' said the Cat, 'or you wouldn't have come here.'

Lewis Carroll, *Alice's Adventures in Wonderland.*

Adparet liquido sublimis in aëre Nisus
et pro purpureo poenas dat Scylla capillo:
quacumque illa leuem fugiens secat aethera pinnis,
ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras

insequitur Nisus; qua se fert Nisus ad auras,
illa leuem fugiens raptim secat aethera pinnis.

Virgile, interpolation du *Ciris* dans les *Géorgiques*, I, 404-409

Apparaissent dans l'air limpide Nisus exalté
et Scylla qui, pour le cheveu pourpre, expie :
où qu'elle aille, légère, fuyant à tire-d'aile,
là, l'ennemi, le féroce, hurlant avec les vents,
Nisus, la poursuit ; où que Nisus se porte sur les vents,
là, légère, fuyante, elle se hâte à tire-d'aile.

Nocturne II

Arès, le dieu ni dieu, les envoie ad patres,
Chez Hadès, où le seuil des enfers les accueille.
Cueillette ô jamais épuisée feuille après feuille !
Arès est le brutal ; hôte bras ouverts, Hadès.

Nous aidons le premier ; nous craignons le second.
L'héroïne cambrée veut que l'on assassine ;
Le vieillard édenté dit que sa vie lambine,
La colère le prend et le sort de ses gonds.

S'il râle, il n'en meurt pas : Arès tue froidement,
Génocides, meurtres de masse, pestes noires.
Ce seul dieu criminel demeure en nos mémoires.

« La mort n'est pas un crime », osait Hadès, l'amant
Cloîtré de Perséphone, « elle est une victoire.
Questionnez-la, elle se tait, voilà l'histoire. »

La fille de Minos et de Pasiphaé
Est le vers que je trouve, illuminé Racine,
Aussitôt désirée d'un discours la ravine,
Le penchant traumatique à l'exploit renvoyé.

Allons, expliquons-nous. L'art ne nous est un don.
Ce qui nous fut offert, né d'une déchirure,
S'expose sans ruse et refuse ou défigure
Le sujet d'Athéna et de Poséidon.

Charpentes ajointées, murs à secs, toits, plafonds
Peints, constructions alambiquées, tours et tourelles,
Décors patients de paons, de geais et tourterelles,

L'attirail est patent. J'imite des modèles,
M'invente sans les connaître. La cire fond.
Qu'un Ulysse entende notre ouvrage bouffon !

Oiseaux, je vous appartiens.
Pinson, huppe ou gypaète,
Quelconque, chacun m'arrête.
Le monde ne serait rien

Sans vous, pour moi, devenu
Ce que je suis : un poète,
Un misérable poète !
– Le pain de votre menu,

Comment vous y prenez-vous ?
Voici la ronce ; et l'ortie :
Citée ma phrase ? Amortie !
Corrigée ! – Corrigez-vous !

C'est invendable ! Zéro !
On dira que je m'emporte,
Mais ceci, que je m'en sorte :
Les marchands ne sont oiseaux.

un crabe
sur la plage
retourné

Le poème est un procédé,
En écrire un, une méthode.

Aphrodite née de l'écume pour l'écume
Réserve son secret. Qui pourrait le percer ?
Je l'ai souvent croisée, brisé, à la merci
Des flèches de son fils. Qui ne s'y accoutume ?

Déesse redoutable, obscure et lumineuse,
De midi à minuit, désert, prairie, forêt,
Elle imprègne, elle emplit. Qui ne l'adorerait ?
Et comme elle envahit toute faim qu'elle creuse !

Au vrai, je lui dois mes heures, toutes, heureuses.
Les plus masquées. Aussi, quand je m'égosillais,
Rossignol ou pinson, braïz é cris gentillets,

Je n'étais que sa proie. Adonis ou laitue ?
L'avenir le dira, lu ce que je laissais,
Dérivant, pantelant, quand elle m'enlaçait.

καὶ Παφίη δάκρυσε κονιομένης ἀνεμώνης,
πυκνὰ δὲ μυρομένη καλύκων εὐώδεα χαίτην
βόστρυχον ἁβρὸν ἔτιλλε κονιομένου ῥοδεῶνος

Nonnos, *Dionysiaques*, II, 88-90.

La Paphienne pleurait de voir l'anémone dans la poussière
Épais, ruisselants, parfumés, gracieusement bouclés, ses cheveux,
Elle se les arrachait de voir la rose dans la poussière.

Les goélands de mon voisinage
Sont en l'air comme poissons : ils nagent.
S'ils trouvent du repos, fatigués,
En mer – mais, au risque d'intriguer,
Plus souvent sur nos toits ou les dunes –
Ils ne sont point marins, sans aucune
Inclination pour le vieil océan
Qu'ils fréquentent, littoralement.

Mes vers, lignes à haute tension,
Sont disposés à votre intention,
Grands cormorans. Un vent de tempête
Ne vous en décroche et rien n'inquiète,
Là, vos séchages à trop long cours.
Vos nuits sont longues, vos sommes courts.
Vos pêches s'éternisent, suffoque
L'observateur, sous l'eau, mais point phoque.

Gravelots, observés, ça, vous l'êtes !
Le regard ne glisse, savonnette,
Sur votre collier interrompu,
Ni sur, comptés, vos coïts, non plus.
Vos nids, vos œufs, recomptés de même,
Situent parfaitement le problème :

Quelle place vous laisserions-nous
Dès lors que notre espèce est partout ?

– Tête écarlate, cape dorée,
    Qu'attend-il ? Une poule adorée
    Qui le rejoigne ici, au beau mi-
    Lieu de la route ? Hé ! L'ami !
    Veux-tu qu'on t'écrase sous la roue
    Plutôt que de finir mis en joue ?
– Faisan d'élevage il n'en peut mais.
– Nigaud, le chasseur sait qu'il t'a fait.

Hermès, tu transmettras ces nouvelles
À qui de droit, qu'aux dieux se révèle
Ce qu'ils savaient avant qu'ils n'aient fui.
Des dieux automates auront recuit
L'univers d'où Zeus tenait son règne.
Je tiens de Benjamin qui l'enseigne :
Vous êtes désormais des vaincus,
Je suis sujet, soyez attributs.

Wie Blumen ihr Haupt nach der Sonne wenden, so strebt kraft eines Heliotropismus geheimer Art, das Gewesene der Sonne sich zuzuwenden, die am Himmel der Geschichte im Aufgehen ist. Auf diese unscheinbarste von allen Veränderungen muß sich der historische Materialist verstehen.

Benjamin, *Thèses sur l'histoire*, Thèse IV.

Comme les fleurs se tournent vers le soleil, ainsi s'efforce, sous l'effet d'un héliotropisme secret, ce qui a été à se tourner vers le soleil qui se lève au ciel de l'histoire. À ces changements des plus discrets doit s'entendre le matérialiste historique.

Hécate

Séléné ? Es-tu là ?

Séléné

Je suis là, dans ton ombre.

Hécate

Artémis ?

Artémis

Je viens. Parle. Je suis à deux pas.

Hécate

Mes Sœurs, qu'en pensez-vous ? Serait-ce leur grand nombre ?
Terre en ébullition, ma nuit ne parvient pas
À la rafraîchir. Voyez-vous comme elle sue ?

Artémis

Penser ? Quand voilà bien la source de tes pleurs ?
Saisis la lyre ou l'arc, crotales ou massue,
Et laisse la pensée à tous ces beaux-parleurs
Qui ne songent, ne le sais-tu qui fais leurs rêves,
Qu'à violer, piller, ou se vautrer goinfrés.
Leurs pensées nous fatiguaient ; toi, tu nous achèves.

Tu es trop douce avec ces hommes affairés.

Hécate

Séléné…

Artémis

Pire encore !… avec eux… qui fornique !

Séléné

Ne dis rien de ce que tu méconnais, ma sœur.
Chasse et jouis de tes flèches, ne juge inique
Le plaisir d'une biche, si l'œil d'un agresseur.
À refuser cette joie, tu ne vois ce qui manque
Aux hommes comme à nous-autres évanouis
Dans l'oubli. Cette part saltimbanque,
Furieuse, délirante, insensée, folle, oui !

Hécate

Je suis loin d'être folle et s'ils m'ont oubliée
Mon crépuscule est d'encre et tes nuits sont de lait.

Artémis.

Mes pointes acérées, je reste votre alliée.

Séléné

Ce ne sont que des faits dont nous sommes valets.
Cette part que je dis, leur pensée l'a défaite.
Nous les avons laissés, seuls avec leur folie,
Qui s'éteint, bois brûlé, cendre et fumée, leur fête
Finie. C'était la nôtre, aujourd'hui abolie.

Hécate

Eh bien pensons !

Artémis

Je veux bien m'y risquer.

Séléné

Peut-être…

Ermete. – E adesso ascolta, Meleagro. Tu sei morto. La fiamma, l'arsione sono cose passate. Tu sei meno del fumo che si è staccato da quel fuoco. Sei quasi il nulla. Rassegnati. E per te sono un nulla le cose del mondo, il mattino, la sera, i paesi. Guardati intorno adesso.

Cesare Pavese, *Dialoghi con Leuco*, Einaudi 1960.

Hermès. – Écoute, Méléagre. Tu es mort. La flamme, la brûlure sont choses du passé. Tu es moins que la fumée sortie de ce feu. Tu n'es presque rien. Résigne-toi. Pour toi, sont rayées nulles, les choses du monde, le matin, le soir, le pays. Regarde autour de toi.

Nocturne III

Les milliers que j'ai dit se taisent en juillet.
Bousculés par la faim, leurs petits les houspillent.
Reviendra la chanson avec l'air de famille
Plus tard. Éteint, le chant sur quoi je m'appuyais.

Quatre vers, déposée la strophe au pied du mur.
Bagarre au sol de goélands, ce dialogue
Ahurissant n'y fera rien. L'ornithologue
En sera pour ses frais, quoique affecté, bien sûr.

Sans caractère, notre muraille n'est point
De Chine. Le lettré ne le gratte de ses ongles.
Obscur ou clair, que fait le promeneur ? Il jongle.
Le temps, qui passera, le menace du poing.

Si le temps fait le mur, ce mur nous fait suer
D'une lettre où l'on voit le sujet, son éclipse.
Une pierre manquante et c'est l'apocalypse !
– Autres ténèbres qui figent le sexué.

Les feux d'une colère éclairent terre et ciel,
Traduisent sang et eau. Noir ou suie, l'encre sèche.
L'oubli défait le point de vapeur, mais la flèche
Est tirée. Le clébard jouit, crachant son fiel.

Canaille, qui s'étonne et réserve plaisirs
À son rang domestique, esclave ou concubine,
Limé le croc de l'autre aux champs comme à l'usine.
Vérifié quand l'exclu vient à se ressaisir.

Rien de neuf, dira-t-on, mais c'est qu'il n'en veut pas,
Dragon fumeux veillant sur son tas d'or, comptable.
L'enragé se relève et renverse la table ;
Sait enfin, dans sa nuit, qu'il avance d'un pas.

Mémoire, tiens-toi bien, nulle louange ici,
Pas une gloire à soutenir. Près de s'éteindre,
Une flamme étourdie d'importance bien moindre,
Nulle au regard de ceux, errants, qu'elle obscurcit.

Muses, entendons-nous : cigale à Saint-Trojan
Je grincerais des dents ; à La Brée, cisticole,
Je joue de son triangle et chez moi, je bricole.
Enfin vous vous trouvez comme devant gros-Jean.

Pardonnez ce poète au refus conséquent.
Son « Ni ! » vigoureux nie s'il cause en conséquence.
Cédez à ce désir qu'en tout sens il relance.
Offrez-vous, soyez la sphère du plan sécant.

La phrase pensée au rasoir ? Ça va saigner !
Effrayées ? Allons bon ! Le bonhomme sait coudre.
Ne le saurait-il pas que les mots, mis en poudre,
S'ameutent d'eux-mêmes dessous leur signifié.

S'ils ne le font de soi, le lecteur inconscient
Raboute la cohue, qui signe et signifie.
Souvent phrase varie, bien fol est qui s'y fie.
Ce qu'elle a dit a tu son dire, signifiant.

un papillon
coincé
sous l'essuie-glace

Les ténèbres du corps conduisent au stoïcisme, l'obscuration du discours à la révolte.

Muses, revenez-moi, je me suis égaré.
Les ténèbres du jour, si claires et lisibles,
M'ont conduit sans détour où devenir la cible
D'une rapace là toute à son pré-carré.

Astres, Cosmos et Terre engloutis, résumés,
Des dieux étroits font l'anxieuse rapace humaine.
Chaque jour elle étend droit devant son domaine.
Les semblants, un par un, s'y seront inhumés.

Mémoire défendue, interdit le passé,
Éteint le souvenir, l'ignorance rancie
A conquis l'esprit fort comme l'âme affranchie.
Le corps suit, a suivi et suivra, effacé.

Ô Muses, Mnémosyne est au cœur du refus.
C'est là qu'elle vous cache ; où je vous trouve, Muses ;
Où la langue s'émeut – bien entendue, s'amuse –,
S'il en est temps encore, ainsi que cela fut.

εὑρήσσεις δ' Ἀίδαο δόμων ἐπ' ἀριστερὰ κρήνην,
παρ' δ' αὐτῆι λευκὴν ἑστηκυῖαν κυπάρισσον ·
ἔνθα κατερχόμεναι ψυχαὶ νεκύων ψύχονται.
ταύτης τῆς κρήνης μηδὲ σχεδὸν ἐμπελάσειας.
εὑρήσεις δ' ἑτέραν, τῆς Μνημοσύνης ἀπὸ λίμνης
[...]
δίψηι δ' εἰμὶ αὖη καὶ ἀπόλλυμαι · ἀλλὰ δότ' αἶψα
ψυχρὸν ὕδωρ πρότερον τῆς Μνημοσύνης ἀπὸ λίμνης.

Lamelle d'or d'Hipponion, prière orphique.

Tu trouveras chez Hadès en sa demeure sur la gauche une source,
auprès de laquelle blanc se tient un cyprès ;
là s'approchent les âmes des morts et se rafraîchissent.
Cette source vraiment non, n'aille l'approcher.
Tu trouveras l'autre, la Mnémosyne du marais
[...]
De soif je suis sec à mourir ; mais donnez vite
la fraîche eau d'abord de la Mnémosyne du marais

Tes filles, Mnémosyne, effaçaient la douleur,
La tristesse et le deuil ; tu restais silencieuse,
En retrait, braise plus ténue qu'une veilleuse,
D'une mémoire plus profonde que la leur.

L'une chantait, l'autre dansait. Qui retenait
Le rossignol de l'une et qui la grue de l'autre,
Renommée vérifiée dont qui se fait l'apôtre,
Poète ou musicien sous leurs ordres, benêt.

Le pire et le meilleur, la violence et la joie,
Sans désir de gloire, toi, tu les retenais,
Quand tes filles, elles, refusaient le harnais
Du crime et du regret où le malheur se noie.

Inflexible, toujours présente, quand les dieux,
Les uns puis l'autre, fuient de prétendues lumières,
Je te devine à la source de mes premières
Phrases, saluts premiers comme premiers adieux.

Always in terror of Olympic doom,
He climbed, despite his will, the spiral steps
Outside a building to a cobwebbed top-room.
There bric-a-brac was in a jumble,
His forehead was distending, ears were drumming
As in the gastric fever of his childhood.
Despite his will, he climbed the steps, stumbling
Where Mnemosyne lay in dust.

Austin Clarke, *Mnemosyne lay in dust*, Dolmen 1966, p.20.

Toujours dans la terreur d'une ruine olympique,
Il gravit, malgré lui, l'escalier en spirale
À l'extérieur d'un immeuble. Au dernier étage,
Là, toiles d'araignées, bric-à-brac et désordre.
Son front gonflait, ses tympans battaient du tambour
Comme au temps des fortes fièvres de son enfance.
Il gravit, malgré lui, les marches, trébuchant
Là où Mnémosyne gisait dans la poussière.

Beati pauperes spiritu
Matthieu, V, 3

Bienheureux les pauvres d'esprit

Surgie froide et rugueuse au détour de mes vers
– Enjoué le poète, amer le philosophe –,
Tu disparais soudain au retour de la strophe
– Hilarité du sage, et moi, tête à l'envers –.

Voilée sous le semblant, te voilà au secret.
Et quelle sûreté : tu ne te sais cachée !
La fable du départ des dieux si rabâchée,
Tu l'ignores… mais ici guette l'indiscret.

Maintes fois, je t'ai surprise dans l'en deçà.
Qui passe un gué saute de pierre en pierre.
Le rocher brisé, l'eau ruisselle sur ton erre.
Je t'écoute, un passant me demande à quoi ça

Rime. À toi, vrai, mais faux ce qu'un passant prétend,
Qu'ainsi tu soutiendrais l'engeance qui répète.
Alors Euterpe accourt et l'orchestre tempête.
La beauté ruine tout, qui va se répétant.

[...] Die Beute wird, wie das immer so üblich war, im Triumphzug mitgefürht. Man bezeichnet sie als die Kulturgüter. Sie werden im historischen Materialisten mit einel distanzierten Betrachter zu rechnen haben. Denn was er an Kulturgütern überblickt, das ist ihm samt und sonders von einer Abkunft, die er nicht ohne Grauen bedenken kann. Es dankt sein Dasein nicht nur der Mühe der grossen Genien, die es geschaffen haben, sondern auch der namelosen Fron ihrer Zeitgenossen. Es ist niemals ein Dokument der Kultur, ohne zugleich ein solches der Barbarei zu sein. Und wie es selbst nicht frei ist von Barbarei, so ist es auch der Prozess der Überliefering nicht, in der es von dem einen an den andern gefallen ist. Der historische Materialist rückt daher nach Massgrabe des Möglichen von ihr hab. Er betrachtet es als seine Aufgrabe, die Geschichte gegen den Strich zu bürsten.

Walter Benjamin, *Über den Begriff des Geschichte*, Thèse VII.

[...] Le butin, il en a toujours été ainsi, est transporté dans le cortège. On le dit « biens culturels ». Ceux-ci devront compter avec l'observateur distancié qu'est le matérialiste historique. En effet, sa vue d'ensemble sur les « biens culturels » les situe pour tous sans exception d'une origine telle qu'il ne peut les considérer sans horreur. C'est que leur existence est due non seulement

aux efforts des génies qui les ont créés, mais aux corvées anonymes de leurs contemporains. Il n'est pas un document de la culture qui ne soit du même coup document de barbarie. S'il n'est pas sans lien avec la barbarie, de même ce qui le fait tradition non plus, qui le fait passer de l'un à l'autre. Le matérialiste historique lui tourne donc le dos du mieux qu'il peut. Il estime que sa tâche est de brosser l'histoire à rebrousse-poil.

IV Aube

Queues de chandelles nues, l'eau tressée de soleil,
Apollon s'est levé ce matin sur la Moëze,
Enthousiaste et féroce art satyre et poèse.
Irrité de me voir il m'aura crevé l'œil.

Malicieux, l'immortel m'a décoché un trait
Musical, une croche, un point d'orgue, une noire.
Aveuglé, mais soumis au motif péremptoire,
J'entends la phrase qui, de cet appui, s'extrait.

Ce n'est pas une épreuve, un hasard tout au plus,
Un faux bruit de réel, que je suis. L'épouvante,
Tôt venue, reviendra. Entre-temps je m'invente.
Peu me chaut de savoir si mes vers lui ont plu.

Ou le Vieux de la mer qui sans cesse revient ?
Non plus l'affrontement du bélier, bête à cornes,
Mais le recouvrement, par vagues comme mornes,
Rongeuses, patientes, vives, lentes, – pour rien.

À l'impossible nul n'est tenu, tous conduits.
Tel il est, le réel : à couvert, il fulgure.
Discours que son envers, de l'oignon la pelure.
C'est à pleurer hier qu'il nous mord aujourd'hui.

Mouettes de l'autre, merles de ce côté.
Verdure, ocres et chaux ici et, là, vasières.
Départ d'estran, le rempart se fait ligne d'erre
Que survolent goélands en leur principauté.

C'est un lieu. Autrefois propriété d'un dieu.
Poséidon y menait paître ses cavales.
De nos jours les oies y broutent l'algue salade,
Dieu pourri dans son coin, ancres et pieux rouilleux.

Sittelles, grimpereaux et pics, sont goélands,
Barges et cormorans, aux chênaies et hêtraies.
Ils sont, sûrs à peu près, signifiants que j'extraie
D'un séjour que j'ai fait où retrouver l'élan

Perdu l'avant-veille. Que je sache, Océan
N'y est pour rien, bien sûr, mais l'obscure folie
Qui s'en vient, qui s'en va, me laisse et me relie.
Et moi qui rêve d'une épaule de géant

Où percher définitivement ! Sacrédié !
Folie que de courir à la Grèce, à la Chine,
Discours lus et relus sur lesquels je m'échine
Quand le sage voudrait mes livres incendiés !

Vus l'ici et le là ; l'un, le deux, puis le trois.
Noir sur blanc les premiers, l'entre-deux s'illumine :
Coup de grisou au puits, *boyaux rouch'* à la mine ;
Trouée subite au ciel ; sillon d'éclair étroit ;

Silence ici. Quel est le tiers du séparé ?
De l'homme séparé ? Son âme est divisée.
Je la vis telle sans l'avoir jamais visée,
Désirés l'arbre et l'eau, mais snob, à virer paré.

Que me vaut cet aveu ? Que je suis de mon temps,
Qui pourrait le nier ? Mes cachettes sont pleines
De poncifs larmoyants, c'est à s'ouvrir les veines !
Ces ténèbres gagnées, j'en aurais mon content !

Le vide n'est pas dit. Quel est-il ?
Ce que sait le discours de la science
À la lettre aiguisée de patience :
Qu'il est une puissance en puissance.

Le déchirant nous dit : « Oubliez –
De ce qu'il séparait –, les limites ! »
Oublié, le terme – je l'imite –
Du trou fait sans qu'il y faille un mythe

Et dit, ce jour, sans début ni fin,
La nuit terriblement se déchire.
La vie le suit de près, de s'écrire.
Le corps appairé passe au délire.

Les dés sont jetés de nulle part.
Quelques mots suffisent, parfois même
Tus. Vient la détente, ou l'amertume,
C'est selon puisque, parfois, ils s'aiment.

Comme Poséidon, bien aimé de ses sœurs,
Filles et maîtresses, calquées ses joies et rages
Aux flots sans cesse émus, tempêtes et orages,
D'un même flux mouvant se figure assesseur

L'un qui voudrait parler quand son autre se tait.
L'un dans l'autre se précédant à tour de rôle,
La phrase est bienvenue, si revenue pas drôle.
Elle les tient. Sans elle, manquerait l'étai.

La phrase à l'heureux tour, au retour de la phrase,
Étonne, effraie parfois. Raturée par l'effroi,
Ce détour l'a froissée. Le poète au sang-froid
Peu froussard, reprend trait sur trait, jusqu'à l'emphase.

Se prend-il pour un dieu ? Cela ne dure pas,
Au moins. Certains d'entre eux se sont voulus prophètes.
Ténèbres refoulées, on irait à la fête.
Cronos… – y songeaient-ils à l'heure du repas ?

Quand la fille au rendez-vous – c'est le coup du lapin –
N'y est pas, que fait-il ? « Je serais en avance »,
Se dit-il, amoureux de la stricte observance.
S'il la désire, de colère, il la repeint.

Elle survient. L'orage s'évapore au loin.
Ces clartés de l'amour sont pourtant très obscures.
Ce doit être un flambeau qu'ils portent, dioscures,
S'avançant vers leur perte, ignorée plus ou moins.

De ces ténèbres-là l'office est transparent.
Leur flamme s'en trouve plus que jamais brûlante
Et quelle valse enfin ! *La plus que lente* !

Celles que je décris n'en sont pas les parents.
Fondues par l'ordre ambiant, elles vous engloutissent.
La torche que j'y mets, à l'amour, fait justice.

au bord du trottoir
un pigeon
aplati

Le plus clair des sonnets se fait eau souterraine.
De détours insensés, grottes et cavités,
Le voilà qui surgit à flots précipités,
Plus neuf, mais plus taiseux, plus à lire, à la traîne

Des accords ordonnés d'un progrès délirant,
Convenu et mortel. Il rêve de noyade
Et rejoint l'océan où sa langue le brade :
Mille éclats et pleins feux quoi qu'en ait le tyran.

Aveugle, l'éclaireur ne sait pas qu*i*'il *l*'éclaire.
Il dit sans crainte, car il ne sait ce qu'il dit.
Le dit le dieu du jour. Ça démarre au lundi.

Son mercredi est faux. Il le prend pour un meurtre
À commettre ou commis, un souvenir aigu ?
L'ego percé à jour offre le contigu.

Au répons graduel, un vers, lu, d'Aragon
L'aîné aimé, surpris à livrer sa méthode :
« Je fais la roue sur mes remparts. » Est-ce commode !
Aussi fatal soit-il, ce cirque m'est second.

Ainsi s'en fut ma seconde nuit ; dix-sept cygnes au matin pâturaient la Moëze ; les goélands gueulaient selon leur bon plaisir ; les martinets avaient disparu l'avant-veille et dans la presse le pays était falsifié de fond en comble au point que Machin, dit Choufe, un ami point concerné par mes divagations ténébreuses, confondit Jurançon et Millevaches à propos d'un ru traversant un bois légèrement pentu de haut en bas d'une page de ladite presse [**MAG** SUD-OUEST spécial été 29 juillet 2023].

L'aube pointe l'automne à venir.
Semées ses larmes à retenir,
un promeneur s'attarde à bénir
la longue nuit qui lui fut rendue.

– Va ! tu n'as plus rien à redouter.
J'ai dit ce dont tu ne peux douter.
Quelle voix pour te dérouter,
sinon celle qui m'était rendue ?

– *Μνημοσύνη*, ta source est dans l'ombre.
Les rêveurs n'y rêvent pas en nombre.
Je n'ai vu là autour que décombres,
ruines auxquelles je n'entends rien.

– C'est là ma leçon. Va donc, te dis-je.
Oublie-toi, oublie-moi, et rédige.
Un autre parmi les dieux l'exige.
Lequel ? Écris que je n'en sais rien.

Ainsi s'en fut ma seconde nuit…